

zèbres sont des bêtes malfaisantes. Il vaut donc mieux ressembler aux premiers qu'aux seconds. En s'arrachant les dents de la mâchoire supérieure, on imite un bon exemple, on s'éloigne du mauvais. Rien n'est plus clair. Mais laissons-là ce ridicule usage.

Qui ne connaît l'aphorisme suivant : "Voulez-vous juger un peuple, examinez le rang qu'il accorde à la femme." Eh bien ! les dames makololo jouissent d'immenses privilèges ; elles ont voix délibérative dans les assemblées, elles peuvent être souveraines.

Malheureusement, elles s'oublient quelque fois jusqu'à frapper leur seigneur et maître ; passablement heureux seraient encore les maris s'ils n'avaient qu'une compagne, mais ils en possèdent jusqu'à cinq. Jugez alors de la douceur du foyer !

"J'ai vu, dit Livingstone, un pauvre mari qui s'était posté sur un arbre, d'où ils poussaient des cris douloureux et retentissants. "Je croyais, s'écriait-il, avoir épousé cinq femmes, mais j'ai épousé cinq sorcières ; elles me défendent de prendre la moindre nourriture."

Dans des situations aussi humiliantes, aussi déplorables, la justice donne tort aux dames économes qui se coalisent pour couper les vivres à leur mari ; tout rentre bientôt dans l'ordre. Mais si des coups ont été portés, les lois deviennent sévères. La délinquante est conduite à la grande place de la ville, lieu où réside le chef. Sentence est prononcée. La femme est condamnée à charger son mari sur son dos et à le porter à la maison au milieu des huées de la foule.

Ceci ne vous rappelle-t-il pas certaines coutumes du moyen âge ?

IV.—Départ pour Loanda.—Politesse de Balonda.—Représentation émouvante de la lanterne magique.—La décoration.

Livingstone, tout en fixant le siège de sa résidence à Linyanti, capitale des Makololo, avait reconnu le Zambèze et accompli dans les environs des excursions qui lui permirent plus tard d'entreprendre définitivement, avec plus de chance de succès, un grand voyage du côté de l'ouest, jusqu'aux rives de l'Atlantique. Ce trajet, à travers des territoires inconnus ou à peine entrevus par des Européens, était de plus de quatre cents lieues.

Le missionnaire ne vit pas de meilleurs compagnons à choisir, pour former une escorte, que les indigènes makololo eux-mêmes. Il franchit le territoire des Barotsé et séjourna pendant quelques mois dans le pays de Londa, dont les habitants sont d'une civilisation toute particulière. Veulent-ils faire preuve d'une excessive courtoisie, ils apportent dans un morceau de cuir des cendres ou de la terre de pipe. Ils s'en frottent la poitrine ou le haut des bras. Les gens du monde ne connaissent guère d'autre mode de salutation. Il est cependant des raffinés qui se battent les flancs et se frappent les jambes.

La plupart du temps notre voyageur était reçu avec une curiosité empressée par les principaux africains ; les seigneurs nègres l'abordaient très-poliment en se frottant les mains ou en se couvrant de cendres. L'un d'eux avait tant d'anneaux de métal au-dessus des chevilles qu'il ne pouvait avancer qu'en se dandinant et en écartant démesurément les jambes. Cette démarche fit sourire Livingstone : "Ce personnage, lui dit-on, est très-puissant, tous ces anneaux en sont la preuve évidente." Le voyageur se souvint alors de la démarche grave, solennelle, de certains gros fonctionnaires européens, pliant aussi sous le poids des broderies et des décorations !

Une audience, enviée par bien des Balonda, lui fut accordée ; il fut admis à contempler de très-près le souverain Chinté. Une centaine de femmes entouraient le monarque, dont la principale épouse était placée au premier rang et portait sur la tête un curieux bonnet rouge. A chaque parole du souverain, les dames de la cour faisaient entendre une sorte de chant plaintif, tandis qu'une bande de musiciens composée de trois tambours et de quatre tympanistes jetaient au vent l'harmonie la plus douteuse. L'assistance paraissait charmée.

Livingstone avait emporté une lanterne magique : en admirer les tableaux, c'était ce que souhaitait surtout l'illustre Chinté. Ses desirs furent enfin satisfaits.

"Je trouvai mon chef sauvage, dit le voyageur, environné de ses dignitaires et de ses femmes ; le premier tableau représentait le sacrifice d'Abraham ; les personnages étaient aussi grands que nature, — et les spectateurs ravis trouvaient que le patriarche ressemblait infiniment plus à un Dieu que toutes les images de terre ou de bois que l'on offrait à leur adoration... Les femmes écoutaient mes explications avec un silence respectueux ; mais lorsque remuant la glace où l'image était imprimée, le couteau qu'Abraham tenait levé sur son fils vint à se mouvoir en se dirigeant de leur côté, elles supposèrent que c'étaient elles qui allaient être égorgées à la place d'Isaac, et, se mettant à crier toutes à la fois : "Ma mère ! ma mère !" elles s'enfuirent pêle-mêle en se jetant les unes sur les autres, tombèrent sur les petites huttes qui renferment les idoles, foulèrent aux pieds les plants de tabac, mirent en pièces tout ce qu'elles rencontraient ; il nous fut impossible de les rassembler de nouveau. Toutefois Chinté resta bravement assis au milieu de la mêlée, et ensuite examina l'instrument avec un vif intérêt.

"Au bout d'une dizaine de jours, continue Livingstone, Chinté vint me faire une visite dans ma tente, et, fermant bien toutes les ouvertures, il tira de son vêtement un collier auquel était suspendue l'extrémité d'un coquillage conique, ayant, aux yeux de ces peuplades, autant de valeur que les insignes du lord-maire peuvent en avoir à Londres. Puis, me le passant autour du cou : "Maintenant, me dit-il, vous avez une preuve de mon amitié !" Cette décoration était sans doute quelque chose comme la grande croix de l'ordre de Londa. Que de réflexions engageant à faire ces présents de sauvage !

Quelques jours après, le camp fut levé, on repartit. Le voyage fut d'autant plus difficile que l'on s'engageait dans les territoires déjà explorés par des Portugais, et surtout par les négriers. Les Européens y sont à juste titre détestés ; le blanc passe pour un ogre ou pour le diable. Lorsque notre pacifique voyageur arriva près d'un village, les femmes se sauvaient dans leurs cabanes ; les enfants qui le rencontraient jetaient les hauts cris, et dans leur épouvante prenaient des attaques de nerfs.

Livingstone et ses Zambéziens finirent néanmoins par arriver à Saint-Paul de Loanda. En débouchant dans la plaine qui entoure le port, les indigènes promènèrent leurs regards, non sans un certain effroi, sur l'immense Océan.

"Nous pensions, disaient-ils, que le monde n'avait pas de bornes, mais le monde nous dit tout d'un coup : "C'est ici que je finis ; au delà je n'existe plus."

Le retour s'effectua sans incidents remarquables ; en regagnant leur patrie, les Zambéziens étaient ravis de tout ce qu'ils avaient vu ; ils avaient bien eu maille à partir avec les populations d'Angola, anciens Portugais confondus avec les naturels, et qui formaient une race effrontée, astucieuse ; mais tout était oublié. Néanmoins un gros nuage allait surgir à l'horizon ; une pénible déception à laquelle ils n'avaient pas songé, les malheureux ! les attendait : leurs femmes s'étaient remariées. Le premier choc reçu, ils se mirent à rire de leur mésaventure :

"Après tout, dirent-ils, les femmes ne sont pas rares ; il y en a autant que de brins d'herbe ; nous en retrouverons d'autres."

Au reste, plusieurs des seconds maris restituèrent très-volontiers les femmes qu'on leur réclamait, et on les reprit sans arrière-pensée.

V.—La cataracte Victoria.—Grande réputation des Anglais.—Terrible impression causée par la mer.—Retour du missionnaire en Europe.

Livingstone n'était pas homme à se reposer longtemps ; il repartit quelques mois après, c'est-à-dire le 3 Novembre 1855. Cette fois, il voulait atteindre l'Océan Indien. Il suivit presque constamment les bords du Zambèze, salua du nom de Victoria la magnifique cataracte que forme ce fleuve, et qui est la digne émule du Niagara ; étudia les mœurs de plusieurs peuples importants, entre autres les Batoka et les Banyai, possesseurs actuels du bienheureux pays de Monomotapa.

Pour plusieurs tribus, la simple vue d'un Européen était un événement sans précédent ; l'homme au teint pâle leur paraissait un phénomène extraordinaire ; ils le contemplaient, ils l'exami-